

du monde et renfermé dans le temple. Là il s'est formé aux vertus les plus éminentes du christianisme : là il a prié, médité ; là il a recueilli dans son cœur les paroles divines pour les verser plus tard dans le cœur de ses frères. Avant de sortir de sa retraite, il a passé par tous les rangs inférieurs de la hiérarchie ecclésiastique. Par le premier ordre, l'Église lui a confié la garde du temple ; cette main qui devait tenir un jour les clefs de la Jérusalem céleste a dû commencer par porter les clefs de la Jérusalem terrestre. Comme lecteur, il a fait entendre sa voix timide sous la voûte sacrée, avant de la faire retentir comme prédicateur ; comme exorciste, il a appris que l'homme peut tout contre l'esprit du mal avec le secours de la prière ; comme acolyte, il a porté le flambeau, symbole de la foi qui devait plus tard brûler dans son cœur pour illuminer les fidèles ; comme sous-diacre et surtout comme diacre, il a franchi les marches qui élèvent à l'autel, il a commencé à faire entendre la parole de Dieu. Il est prêtre enfin, et dès ce moment, il ne s'appartient plus, il est l'homme de Dieu et du peuple. Il est envoyé partout où l'appellent la gloire de Dieu et le bien de l'humanité. Que ce soit dans la solitude des campagnes ou au milieu de ces vastes déserts d'hommes qu'on appelle multitude, il court avec le même empressement. Il n'est pas toujours abandonné à ses propres forces. Quelquefois, avec l'humble titre de vicaire, un ami, un frère est auprès de lui pour l'aider à remplir ses fonctions pastorales. La plupart du temps il est seul. Quel est alors son consolateur et son conseil ? Celui qui tous les jours, descend du ciel à sa voix pour reposer sur l'autel et dans son cœur."

Remarquez-le, Messieurs, sous l'empire de la nouvelle loi, comme en vertu de l'ancienne, le prêtre doit vivre de l'autel. "Ceux qui, étant de la race de Lévi, entrent dans le sacerdoce, ont droit, selon la loi, de prendre la dîme du peuple."—Ep. de St. Paul aux Hébreux.

C'est ainsi, Messieurs, que ce pasteur doit sacrifier au troupeau confié à ses soins ses goûts, son bonheur, sa vie même.

Vous exigez qu'il consacre tout son temps pour vous, et le jour et même la nuit. Et c'est de cet homme dont vous allez marchander le salaire, qu'il emploie même à vous être utile.

Et, supposons que cet homme puisse à force d'économie mettre quelques piastres de côté par année. Vous trouvez bien naturel, qu'un marchand, un industriel, un ouvrier qui a travaillé toute sa vie, s'assure quelques ressources pour la vieillesse. Et pourquoi le prêtre serait-il condamné à aller mourir sur un lit d'hôpital ?

Je crois, Messieurs, avoir justifié les dépenses annuelles, et il est constaté que ces années passées il y a tous les ans un déficit d'environ \$2,000 qu'il s'agit de combler.

Mais, me direz-vous quand même on paierait les dépenses annuelles, le capital restera toujours intact.

Eh bien ! je l'admets, mais les bonnes années viendront ; la population augmentera et alors on créera un fonds d'amortissement par laquelle la dette s'éteindra graduellement. Pour le moment il s'agit de savoir si une population de 5,000 communicants, 1,500 familles, de 8,000 âmes canadiennes est capable de combler un déficit de \$2,000 par année.

Quand je feuillette les pages de notre histoire et que j'y vois les traits héroïques de nos pères et les sacrifices qu'ils se sont imposés pour établir notre pays et doter la religion d'institutions dignes d'elle, je me dis qu'il n'est pas impossible à des Canadiens catholiques de continuer leur œuvre.

Et dois-je le dire, quand à côté de nous on voit surgir les temples protestants à tous les coins de rue, serions-nous prêts à admettre que la foi est reléguée dans le camp de nos frères séparés ?

Loin de nous décourager à la vue de l'état de nos finances, ranimons notre courage et tous ensemble voyons au moyen de remédier à cet état de chose.

Dans une troisième partie, j'aurai l'honneur, avec votre permission, de vous démontrer que non-seulement il est possible de parvenir à faire honneur à nos affaires ; mais que la chose est même facile ; et non seulement qu'il est honorable, mais qu'il est très avantageux pour nous de le faire.

(A continuer.)

Mentana, 3 Novembre 1877.

Il y a douze ans, à pareille date et à pareille heure (nuit du 2 ou 3 novembre, minuit) une petite troupe de trois mille hommes partait de l'ancien camp des Prétoriens et sortait de Rome par la voie Nomentane. L'ennemi, Garibaldi, avait enfin pu s'emparer de Monte-Rotondo malgré l'héroïque défense de la Légion d'Antibes et de l'artillerie Pontificale. Six assauts avaient épuisé la glorieuse garnison du dernier avant-poste sérieux de Rome ; sa chute faisait présager une crise imminente. Rome de toutes parts avait fait rentrer ses troupes ; le dernier moment était arrivé ; il fallait se dire ce mot bien terrible, mais aussi bien encourageant pour nous, soldats du Pape, il fallait se dire en ce moment là : "Vaincre ou mourir." Car, nous étions de ceux-là, pour qui *mourir*, c'était *vaincre*, gagner une bien autre victoire que celle que nous remportâmes ce jour là. Témoins nos morts ! nos glorieux morts ! De toutes manières nous devons vaincre : c'était un peu le secret de notre force le secret de notre vaillance.

Donc par une pluie qui n'eut pas grand effet sur nous, si ce n'est de nous rafraîchir un peu trop généreusement, nous partîmes.

Nous savions que l'enjeu était gros. Garibaldi avec 7 ou huit mille hommes (d'autres disent 12 mille) nous attendait. En arrière, on disait que les Piémontais au guet, viendraient séparer les combattants et imposer l'ordre moral (que l'on connaît) et la défense du St. Siège envers et contre tous. C'eût été joli, à en juger par ce qu'ils ont fait depuis ! Ah s'ils fussent venus, je crois bien que nous serions encore mollement couchés dans les vignobles de Mentana en attendant le jugement dernier ; mais..... nous voilà en marche, et le jour se lève.

Sur le revers du fossé un aumônier (le P. Ligier) a bravement campé sa pierre d'autel, la colonne salue en passant ; une dernière pensée et de bien haut traverse notre esprit. Le pays ! la mère ! nos bons parents !... *le Pape ! ! le Bon Dieu ! !* et puis, ran plan plan, le tambour bat, le clairon sonne. En avant, vive Pie IX ! c'est le cri du jour ! Ah ! le beau cri ! le cri enlevant !